

Mehiri Abdelkader,
Min al-kalima 'ilā l-ġumla –
Baḥṭ fi minhāġ an-nuḥāt
 (Du mot à la phrase ou étude de la
 méthode des grammairiens [arabes]),
 avec une préface de Mseddi Abdessalem

Mu'assassāt 'Abd al-Karim b. 'Abd Allāh li l-Našr
 wa-l-Tawzi', Tunis, 1998, 15,5 × 23,5 cm, 198 p.

Ce livre – le sous-titre l'indique – est essentiellement une étude de la tradition grammaticale arabe et, là où il développe cette tradition, il la continue dans l'indépendance de la linguistique occidentale. Ce livre est important. Il est en effet une excellente présentation, abondamment documentée, lucide et fine, de la tradition grammaticale arabe, et aussi un aboutissement de cette tradition comme le relève l'auteur de la préface, le Professeur A. Mseddi. Il est remarquable que cet aboutissement ne fasse pas recours aux contributions de la linguistique la plus récente, exceptés, mais ils étaient en quelque sorte secondaires dans la visée de cette recherche, l'opposition, au reste incertaine, entre « langue » et « parole » ainsi que les deux concepts de phonème et de morphème. C'est que, sans doute, nombre des notions de la linguistique d'aujourd'hui, que l'auteur connaît fort bien, ne sont pas des notions ayant une capacité structurante. Que l'on se rappelle le constant recours par beaucoup d'occidentaux, en contrepoint, à l'idée, comment l'appeler autrement ?, de « continuum ». Or « continuum » et « structure », une structure ne pouvant appartenir, en langue, qu'à une systématique discrète, sont antagonistes. Peut-être fallait-il rechercher le ressort de la structuration linguistique dans le couple {« signifiant » – « signifié »}, à la condition de voir, différemment de Ferdinand de Saussure, dans le « signifié » une pièce de l'organisation de la langue et non pas un élément du monde tirant sa « valeur » d'un champ sémantique.

A. Mehiri relève dans l'introduction le désordre des apports théoriques des grammairiens arabes anciens qui les ont formulés à l'occasion de leur étude de telle ou telle donnée de la langue. Néanmoins, selon lui, ces apports théoriques doivent, en toute vraisemblance, constituer une construction complète et cohérente. Il cite, à l'appui de la vraisemblance *a priori* de l'existence de cette organisation générale supposée, la célèbre comparaison, qui serait d'al-Ḥalil, de la langue avec une maison : le visiteur de cette maison peut penser, à bon droit, qu'elle aura été construite sur un plan raisonnable et que sa raison est à même de retrouver les raisons qui auront été ou n'auront pas été celles mêmes de son architecte. Semblablement le grammairien, « visiteur » de la langue. Mais quelle est la validité, la portée, de cette comparaison ? Une maison, dans son plan essentiel, est un abri avec ses ouvertures nécessaires. Les contraintes qui ont conditionné sa construction semblent être des contraintes, toutes externes, de matériaux, de sur-

face, de style éventuellement, hors systématique propre. Et il y a loin de la maison à la langue qui ne dispose pas de matériaux et d'outils aussi nombreux et aussi divers. Cette comparaison n'est intéressante que par son implication de la construction de la langue sur un plan. Mais un plan de maison n'est pas un plan général. Cette comparaison ne suppose donc pas l'existence d'un plan général de la langue, supposition au demeurant fort rarement partagée aujourd'hui même. A. Mehiri se propose de scruter dans son livre d'abord la *kalima*, le « mot », puis la *ġumla*, la « phrase », qui seront les deux axes de sa réflexion. Auparavant, il considère les valeurs relatives des termes *naḥw*, *taṣrīf*, *ištiqāq*. Il cite, ses citations sont toujours excellemment choisies, cette observation d'Ibn Ġinnī (392/1002) : « *'illā 'anna t-taṣrīfa wasīṭatun bayna n-naḥwi wa l-luġati yataġāḍabāni* ». Il commente la constitution et le rôle des termes dans le cadre d'une théorie. Les termes traditionnels fondamentaux sont *ḥarf*, *kalima* et *ġumla*. La phrase, la *ġumla*, est fort difficile à saisir car, selon l'auteur, elle est dans le même temps de la langue et de la parole, alors que pour Ferdinand de Saussure, la phrase, qui est « le type par excellence du syntagme », « appartient à la parole, non à la langue ». Huit pages sont ensuite consacrées à l'étude des sons par les grammairiens arabes soit dans leur impact sur les formes (Sibawayhi...) soit en eux-mêmes (Ibn Ġinnī dans son remarquable *Sirr šinā'at al-i'rāb*).

La deuxième partie du livre, *Fi l-kalima*, p. 37-106, s'ouvre par le rappel de l'interrogation de Ferdinand de Saussure sur les contours imprécis de cette unité, le « mot », qui, pourtant, semble évidente et nécessaire. Les pages 39-47 sont consacrées à la définition de la *kalima*. L'auteur constate : « *šabahu l-kalimati yatarā'a warā'a mafhūmi l-murakkabāti llati tatalāḥamu fi-hā l-waḥādātu l-mukawwinatu la-hā talāḥuman yaḥūlu dūna taḥlīli-hā* ». Il rappelle que pour la tradition, unanime, « *al-kalimatu hiya l-ḥaṣratu d-dāllatu 'alā ma'nan munfaridin bi l-waḥd'i* ». En fait, le « mot » ne saurait avoir d'identité intrinsèque, irréductible, que dans le cas où il semble n'avoir gardé aucun rapport avec le système de nomination propre à la langue à laquelle il appartient ; *ḥimār* et « âne », par exemple. Sinon, il apparaît comme un produit systématiquement construit de racines et de modalités. Mais la tradition grammaticale arabe n'a pas reconnu les empreintes, pourtant encore si nettes et nombreuses, des racines et des modalités qui structurent la langue. Toujours son analyse des unités de la langue, enfermée en synchronie, aura été partielle. L'auteur examine ensuite *al-mizān aṣ-ṣarfī*, cette mesure des formes où les grammairiens arabes ont donné le meilleur d'eux-mêmes, les formes brutes, héritées, et les formes régulières. Selon les grammairiens d'al-Kūfa « *nihāyatu l-uṣūli talāṭatun* ». Mais les grammairiens d'al-Baṣra ont fait admettre, sur le même plan, et les verbes de trois *ḥarf* et les verbes de quatre *ḥarf*. L'auteur rapporte les séquences vocaliques possibles, les séquences attestées ainsi que leurs statistiques. Dans la tradition, « *'akṭaru [-l-uṣūli] sti'mālan*

wa-'a'addu la-hâ tarkiban it-tulâti li-'anna-hu ħarfun yubtada'u bi-hi wa-ħarfun yuħšâ bi-hi wa-ħarfun yūqafu 'alay-hi ». Ce qui est l'expression de l'affirmation impressionniste d'un équilibre perçu comme une nécessité et une beauté. Il passe ensuite en revue les différents processus de changement phonétique, le *'i'lâl*, le *'ibdāl*, le *qalb*, le *taħfīf*, le *ħaḍf*, le *'idgām*, le *ta'wīḍ*, dont la reconnaissance par les grammairiens arabes anciens atteste l'attention qu'ils ont portée à cette question et leur compétence. La coexistence d'une forme conforme à une « mesure » et d'une forme changée par l'usage ou par un conditionnement pose le problème de la datation de la forme changée. Très remarquablement, la forme changée a été affirmée contemporaine de la forme type. Il faut donc que le changement constaté ait été réalisé immédiatement. C'est l'opinion générale, « *ġarīb* », ainsi formulée par Ibn Ğinni : « *Iam yakun qaṭṭu ma'a Ĥaḍfi bi-hi 'illâ 'alâ mā tarâ-hu wa-tasma'u-hu* ». Ainsi donc ces grammairiens considéraient les changements de la langue dans l'hypothèse contradictoire de sa stabilité. Puis A. Mehiri examine la méthodologie adoptée par eux dans la description du verbe « nu » construit sur trois *ħarf* et l'établissement de ses paradigmes ; leur traitement de la *ħarakat al-'ayn* qui a abouti, nécessairement, hors la reconnaissance systématique des modalités de la langue, à l'établissement de champs sémantiques qui sont l'avatar historique de l'ancienne modalité d'agentivité dont cette voyelle a été, semble-t-il, le signifiant. Enfin il s'applique à l'étude par les grammairiens arabes de leur description du verbe « augmenté », non moins malmené par l'usage.

La troisième partie du livre, *Fi l-ġumla*, p. 107-185, s'ouvre sur la présentation des *'aqsām al-kalām*, les « parties du discours ». Dans ce chapitre obligé de la tradition grammaticale arabe, les « parties du discours » sont présentées de façons diverses. Leur motivation référentielle sera figurée tardivement, au VI^e/XII^e siècle, par Ibn al-Ĥaššāb : « *al-ma'āni dātun yuħbaru 'an-hâ wa-hiya l-ism wa-ħabarun 'an tilka d-dāti wa-huwa l-fi' l-wāsiṭatun bayna-humâ [...] wa-dālika huwa l-ħarf* ». Un seul grammairien, autrement inconnu, 'Abū Ġa'far b. Nāṣir, a proposé une quatrième « partie du discours », *al-ħālifa*, « la remplaçante ». Sa proposition est restée lettre morte. Les définitions généralement élaborées sont de trois types : *bi-l-ma'nâ l-'amm*, *bi-l-ma'nâ l-waṣīfī*, *bi-l-'alāmât*. Puis A. Mehiri passe en revue les différentes composantes de ces parties du discours trop largement définies. Il relève que ce ne serait pas avant la fin du III^e/IX^e siècle qu'une grammaire pédagogique aurait été élaborée comme une simplification de la grammaire des spécialistes. Il aborde alors la *ġumla* par l'analyse sémantique de ce terme, encore absent du *Kitāb*, qui la nommera ; dans le nom commun il identifie trois notions apparentées : *ġam'*, « groupement », *tamāsuk*, « solidarité », *kamāl*, « plénitude ». Il explore les rapports entre *ġumla* et *kalām*. Selon al-'Astarābādī (688/1285) : « *wa-l-farqu bayna l-ġumlati wa-l-kalāmi 'anna l-ġumlata mā taḍammāna l-'isnāda l-'aṣliyya sawā'un kānat maqṣūdātun li-nafsi-hā 'aw*

lā ka-l-ġumlati llati hiya ħabaru l-mubtada'... *wa-l-kalāmu mā taḍammāna l-'isnāda l-'aṣliyya wa-kāna maqṣūdātun li-dāti-hi* ». Remarquable est dans cette distinction entre *ġumla* et *kalām* l'occurrence de l'expression terminologique *'isnād 'aṣlī* qui désigne l'entité de la langue qui permet d'unifier les phrases verbales et nominales. Il étudie la problématique de la *ġumla 'ismiyya*, la « phrase nominale », qui se réalise {*zayd^{un} ġā'a (huwa)*}, où le *ism zayd^{un}* constitue le premier membre de la phrase, où le *fi' l-ġā'a* constitue avec le pronom « implicite » *huwa* le deuxième membre de la phrase. Cependant c'est non pas le syntagme {*ġā'a (huwa)*} qui constitue le type de la *ġumla fi'liyya*, la « phrase verbale », mais le syntagme {*ġā'a zayd^{un}*}; en effet, si le syntagme {*zayd^{un} ġā'a (huwa)*} est complet sémantiquement, le pronom *huwa* reprenant *zayd^{un}*, ce n'est pas le cas du syntagme {*ġā'a (huwa)*}; cela en raison de l'absence devant *ġā'a* du nom dont *huwa* tirerait son identification. L'usurpation de *huwa* par *zayd^{un}*, ou par tout autre syntagme à même d'en prendre la place, {*zayd^{un} ġā'a 'abū-hu*},..., a empêché la reconnaissance d'un seul type de phrase. Cette usurpation est sans doute la conséquence de la définition de la phrase non pas comme une entité structurelle particulière, définition à laquelle la tradition occidentale n'est pas non plus parvenue, mais à son jugement qu'une *ġumla* minimale n'est pas seulement une entité indépendante mais aussi une entité pleinement signifiante. Or selon la tradition arabe, toute *ġumla {fa'ala...}* n'est complète sémantiquement qu'avec *fā'ilun*; la « phrase verbale » minimale est donc la phrase {*fa'ala fā'ilun*}. Ainsi le *'isnād 'aṣlī* nomme dans la phrase complexe, {*zayd^{un} ġā'a*}, la relation biunivoque, essentielle, entre les deux constituants fondamentaux, *zayd^{un}* et {*ġā'a (huwa)*}; et il nomme dans la phrase simple, {*ġā'a zayd^{un}*}, la relation univoque, non essentielle, entre le morphème de personne *huwa*, de signifiant « zéro », et l'expansion, *zayd^{un}*, qui l'identifie ; les deux constituants fondamentaux de cette phrase étant le morphème de personne et le « procès » porté par le verbe. Puis A. Mehiri reconnaît les différents partenaires admis dans la phrase par cette connexion, *'uqda 'isnādiyya*. Il distingue, dans un premier temps, la *'umda*, ou « base », la *faḍla*, ou « complément », la *'iḍāfa*, ou « annexion » ; dans un deuxième temps, une *maġmū'at at-taḥṣīṣ*, comprenant le *na't*, ou « épithète », le *badal*, ou « appositif », le *ta'kid*, ou « corroboratif ». Leur *'irāb* est présenté comme un effet : « *maḥūmu l-'amali wa-maḥūmu l-'alāmāti mā humâ 'illâ min qabili l-'ālāti fa-l-'alāmātu taḡassama bi-ħtilāfi-hā ḥtilāfa l-ma'āni fa-hiya maṣrūṭatun bi-hā ḥaḍī'atun la-hâ laysat maqṣūdātun fi dāti-ha wa-'innamā hiya musta'malatun li-fā'idati ġayri-hā 'ammā l-'āmilu fa-huwa llaḍi taqūmu bi-hi l-ma'āni l-muqtaḍiyatu li-l-'irābi* ». Ce que l'auteur apprécie ainsi : « *na'tabiru 'anna 'timāda l-'āmili nātiḡun 'an is-ša'yi 'ilā taqḍimi zāhirati l-'irābi fi taṣawwurun šāmilin wa-taḥlīli-hā bi-'adawātin minḥaġiyyatin mutamāṭilatin mahmā kāna naw'u l-mu'rabi wa-ḥaṣā'isu l-ma'nā llaḍi yumkinu 'an yufida-hu* ». L'étude de la méthode suivie par les grammairiens arabes dans leur reconnaissance des « fonctions »

amène l'auteur à leur reconnaître une réelle capacité d'abstraction portée à son plus haut dans leur définition du *'isnād* et de la *'iḍāfa*. Il cite, particulièrement, la définition exemplaire du *'isnād* par Ibn Ya'īš, au VII^e/XIII^e siècle : « *wa-tarkību l-'isnādi 'an turakkaba kalimatun ma'a kalimatin tunsabu 'iḥdā-humā 'ilā l-'uḥrā* ». Sans doute cette formulation est-elle « générale et vague » mais « *lā sabīla 'ilā ḡtinābi ḡālika* », il ne pouvait en être autrement. Même indétermination nécessaire en ce qui concerne le *maf'ūl*. C'est là la conséquence du recours légitime au sens, le *i'timād al-ma'nā*. Au demeurant, tout « signifié » est général, « par nature », dès lors qu'il est un sens du système de la langue, c'est-à-dire dès lors qu'il est coupé du monde, tourné vers le dedans de la langue. Mais cette imprécision est dommageable si le sens saisi par le grammairien n'est pas par lui coupé du monde, si donc il est à la fois de la langue et du monde. L'auteur propose alors une vue d'ensemble, méditée, de la construction de la phrase, relevant le parallèle établi par les grammairiens arabes entre le traitement de la *kalima* et le traitement de la *ḡumla* avec les faits d'ordre qui lui sont particuliers. Et, enfin, une réflexion sur le double aspect des termes.

Ce livre dense apprend beaucoup. Il est riche d'une réflexion épistémologique implicite, passionnante. Il appréhende avec sympathie et intelligence la grande tradition grammaticale arabe dans ses ressources et sa stabilité qui font d'elle dans l'histoire de la pensée grammaticale un monument singulier.

André Roman
Université de Lyon II